



POUR elle

JUDE
DEVERAUX

*Un teint
de velours*

LA SAGA DES MONTGOMERY - 2

AVENTURES & PASSIONS

Jude Deveraux

Jude Deveraux, de son véritable nom Jude Gilliam White a commencé à écrire en 1976. Auteur de romances à succès, ses livres sont classés parmi les meilleures ventes du *New York Times*. Spécialisée dans la romance historique et contemporaine, elle s'est fait connaître avec la saga des Montgomery ainsi qu'avec son roman *Vint un chevalier* qui ouvre la voie à un sous-genre du roman d'amour : le voyage dans le temps. Ses livres se vendent à plusieurs millions d'exemplaires à travers le monde.

Un teint de velours

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

- Le pays enchanté
N° 3372
- Duel de femmes
N° 3447
- L'homme au masque
N° 3523
- Les entraves de l'amour
N° 3643
- La duchesse infidèle
N° 3683
- Un mari par procuration
N° 3794
- La tentatrice
N° 3889
- L'éveil d'Amanda
N° 4045
- Princesse sans trône
N° 4105
- La brute apprivoisée
N° 4274
- Troublante écuyère
N° 4450
- La fausse héritière
N° 4635
- Victoria l'insoumise
N° 6113
- Vint un chevalier
N° 6949

LA SAGA DES MONTGOMERY

- 1 – Les yeux de velours
N° 2927
- 2 – Un teint de velours
N° 3003
- 3 – Une mélodie de velours
N° 3049
- 4 – Un ange de velours
N° 3127

LES DAMES DE VIRGINIE

- 1 – Kidnappée par erreur
N° 3180
- 2 – La fiancée délaissée
N° 3181
- 3 – Mariage forcé
N° 3182

JUDE
DEVERAUX

LA SAGA DES MONTGOMERY – 2

Un teint de velours

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Isabelle Tolila*





Vous souhaitez être informé en avant-première de nos programmes, nos coups de cœur ou encore de l'actualité de notre site *J'ai lu pour elle* ?

Abonnez-vous à notre *Newsletter* en vous connectant sur www.jailu.com

Retrouvez-nous également sur Facebook pour avoir des informations exclusives : www.facebook/pages/aventures-et-passions et sur le profil *J'ai lu pour elle*.

Titre original
HIGHLAND VELVET

© Jude Deveraux, 1982
All rights reserved. Published by
Arrangement with Pocket Books, New York

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 1991

À Mia

Note de l'auteur

Tous ceux qui ont lu ce roman avant sa parution m'ont posé les mêmes questions ! Pourquoi le kilt n'y est-il pas mentionné, et quelles étaient les couleurs du tartan du clan MacArran ?

Les premiers habitants de Haute Écosse portaient un simple plaid (*plaid* est le mot gallois pour *couverture*) qu'ils enroulaient autour de leur taille, formant ainsi une jupe. L'une des extrémités du plaid était rabattue sur la poitrine et épinglée à une épaule.

Diverses hypothèses ont été émises sur l'origine du kilt. On raconte qu'un Anglais aurait inventé ce vêtement pour le confort de ses forgerons écossais. Évidemment, les Écossais nient la véracité de cette histoire. Quoi qu'il en soit, le kilt ne fit pas son apparition avant 1700.

Quant aux couleurs du tartan, les membres du clan les choisissaient selon leur goût, dans la gamme des teintures obtenues à partir des plantes. Les clans étaient identifiés par des cocardes fixées aux chapeaux.

Il existe également plusieurs versions sur l'origine du tartan de clan. L'une d'elles explique que les

marchands, pour se faciliter la tâche, attribuaient aux longueurs d'étoffes le nom du clan auquel elles étaient destinées. Une autre raconte que l'armée anglaise, par goût de l'uniforme, exigea que chaque Écossais d'un même clan porte un tartan de couleurs et facture identiques. Cependant, tout comme le kilt, le tartan de clan n'apparut pas avant 1700.

Jude DEVERAUX
Santa Fe, New Mexico, 1981

Prologue

Après une longue nuit à cheval, Stephen Montgomery se tenait encore très droit en selle. Il évitait de songer à la fiancée qui l'attendait au terme de ce voyage – et qui patientait depuis maintenant trois jours. Judith, sa belle-sœur, lui avait franchement dit ce qu'elle pensait d'un homme qui ne se présentait pas à son propre mariage et ne prenait pas même la peine d'envoyer un message d'excuses.

Mais en dépit des paroles de Judith, et malgré l'affront fait à sa promesse, il n'avait pu se résoudre à quitter le château du roi Henri et à abandonner le chevet de sa belle-sœur. L'épouse aux yeux d'or de son frère Gavin avait fait une terrible chute et perdu l'enfant qu'elle espérait tant. Durant plusieurs jours, sa vie avait été suspendue à un fil. Et quand, reprenant conscience, elle avait appris la mort de son bébé, elle s'était malgré tout préoccupée du futur mariage de Stephen. Même dans sa profonde douleur, elle continuait à se soucier avant tout du sort des autres. Stephen, trop inquiet pour elle, avait complètement oublié son mariage... Judith, elle, n'avait pas oublié et lui avait rappelé ses devoirs

envers l'héritière écossaise qui allait devenir sa femme.

Il passa une main lasse dans ses épais cheveux blonds. Il aurait voulu rester auprès de son frère, à qui Judith n'adressait même plus la parole. En effet, sa chute dans l'escalier n'avait pas été un simple accident : tout était arrivé à cause d'Alice Chatworth, la maîtresse de Gavin...

— Monseigneur...

Stephen ralentit l'allure et se tourna vers son écuyer.

— Les charrettes sont loin derrière. Elles ne peuvent pas suivre à ce rythme.

Sans dire un mot, Stephen acquiesça de la tête et dirigea son cheval vers la petite rivière longeant la route. Mettant pied à terre, il posa un genou sur la berge et s'aspergea le visage d'eau fraîche.

Il avait une autre raison de redouter la rencontre avec cette fiancée inconnue. Le roi Henri, tenant à récompenser les frères Montgomery pour leurs bons et loyaux services, avait offert en mariage au cadet une riche héritière écossaise. Stephen savait qu'il aurait dû lui en être reconnaissant, mais après ce qu'il avait entendu dire au sujet de cette femme...

Elle était, de plein droit, le chef d'un puissant clan écossais.

Le regard de Stephen se perdit au loin, dans la prairie verdoyante qui s'étendait au-delà de la rivière. Au diable ces Écossais et leurs absurdes croyances ! Pensaient-ils vraiment qu'une simple femme pouvait être assez intelligente et forte pour commander des hommes ? Le père de cette héritière aurait dû laisser sa succession à un homme jeune.

Stephen grimaça en imaginant quelle sorte de fille avait pu inspirer une telle idée à un père. Elle devait

avoir au moins quarante ans, des cheveux gris et un corps aussi musclé que le sien. Pendant la nuit de noces, ils feraient certainement un bras de fer pour savoir qui dominerait l'autre... et il perdrait.

— Vous n'avez pas l'air bien, monseigneur, remarqua l'écuier. Cette longue chevauchée vous a peut-être indisposé.

— Ce n'est pas le voyage qui m'a rendu malade.

Stephen se leva lentement, avec souplesse, ses muscles puissants jouant à travers l'étoffe de ses vêtements. Il était grand et son corps élancé et vigoureux dénotait des années d'efforts physiques intenses. Ses boucles épaisses, mouillées de sueur, retombaient sur sa nuque. Sa mâchoire puissante mettait en valeur des lèvres finement dessinées. À cet instant, des cernes profonds ombraient ses yeux d'un bleu vif.

— Remontons en selle. Les charrettes nous rattraperont plus tard. Je ne veux pas différer plus longtemps mon exécution.

— Votre exécution, monseigneur ?

Stephen ne répondit pas. Plusieurs heures le séparaient encore de l'horreur qui l'attendait : Scarlett MacArran.

Debout devant la fenêtre à meneaux, Scarlett MacArran regardait la cour du manoir anglais. Il faisait très chaud sous le soleil d'été et elle se pencha, tentant de profiter d'une brise fugitive. En bas, un des gardes lui adressa un sourire suggestif.

Elle recula vivement et claqua la fenêtre avec rage.
— Ces porcs d'Anglais ! gronda-t-elle, furieuse.

Mais sa voix était aussi douce que la bruyère et les brumes de la Haute Écosse.

Des pas lourds résonnèrent de l'autre côté de la porte. Elle retint sa respiration, mais les pas s'éloignèrent. Elle était prisonnière, retenue au nord de l'Angleterre par des hommes qu'elle avait toujours haïs, et qui maintenant lui souriaient et lui faisaient des clins d'œil comme s'ils partageaient ses pensées les plus intimes.

Elle arpenta la pièce lambrissée de chêne, et agrippa violemment le rebord de la table, laissant le bois meurtrir sa peau. Surtout, ne pas montrer à ces Anglais ce qu'elle ressentait. Ils étaient ses ennemis. Elle les avait vus tuer son père et ses trois chefs de clan. Elle avait vu son frère devenir presque fou à

force de lutter en vain contre ces chiens enragés. Et durant toute sa vie, elle avait subvenu aux besoins des membres de son clan après que les Anglais eurent détruit leurs récoltes et brûlé leurs maisons.

Un mois plus tôt, les Anglais l'avaient faite prisonnière. Scarlett sourit au souvenir des blessures qu'elle et ses hommes avaient infligées aux attaquants. Quatre d'entre eux en étaient morts.

Mais finalement, suivant les ordres du roi Henri VII, elle avait été capturée. Ce dernier prétendait vouloir la paix et comptait l'obtenir en plaçant un de ses sujets à la tête du clan MacArran. Il avait donc décidé de marier un de ses chevaliers à Scarlett.

L'ignorance du roi d'Angleterre lui arracha un autre sourire. Elle était le chef du clan MacArran et aucun homme ne lui volerait ce pouvoir. Ce roi stupide croyait que ses hommes obéiraient à un étranger plutôt qu'à elle, simplement parce qu'elle était une femme. Comme Henri connaissait mal les Écossais !

Le grognement de Rab la fit se retourner subitement. C'était un chien de chasse irlandais, le plus gros chien au monde, rapide, puissant, au pelage aussi lisse que la lame d'une épée. Son père le lui avait ramené d'Irlande quatre ans plus tôt. Jamie avait eu l'intention de dresser le chien à protéger sa fille, mais cela avait été inutile. Rab et Scarlett s'étaient immédiatement attachés l'un à l'autre, et Rab avait prouvé plus d'une fois qu'il aurait donné sa vie pour sa maîtresse.

Scarlett se détendit quand le grognement de Rab cessa – signe qu'un ami approchait. Elle attendit.

Morag entra. C'était une petite femme, vieille et noueuse, qui ressemblait plus à une tige de bois sombre qu'à un être humain. Ses yeux noirs étincelants

semblaient taillés dans du verre et pénétraient son interlocuteur comme si elle voyait par-delà les apparences. Elle utilisait au mieux son minuscule et souple corps, se glissant parmi les gens sans être remarquée, constamment aux aguets.

Morag traversa silencieusement la pièce et ouvrit la fenêtre.

— Eh bien ? demanda Scarlett avec impatience.

— Je vous ai vue claquer la fenêtre. Ils ont ri et dit qu'ils se seraient bien chargés de la nuit de nocces que vous avez manquée.

Scarlett tourna le dos à la vieille servante.

— Vous leur donnez trop de sujets de conversation. Vous devriez garder la tête haute et les ignorer. Ce sont seulement des Anglais, alors que vous êtes une MacArran.

Scarlett fit volte-face.

— Je n'ai besoin de personne pour me dicter ma conduite, jeta-t-elle.

Rab, sentant le désarroi de sa maîtresse, vint se placer à ses côtés. Elle enfouit la main dans son pelage.

La scène arracha un sourire à Morag. Elle suivit des yeux Scarlett qui se dirigeait vers la fenêtre. À peine sortie du ventre de sa mère, Scarlett avait été déposée dans les bras de Morag. Celle-ci avait tenu le bébé serré contre elle et avait vu la mère mourir. C'était elle qui avait trouvé une nourrice pour l'enfant, qui lui avait donné le prénom de sa grand-mère galloise et qui avait pris soin de Scarlett jusqu'à ce qu'elle atteigne six ans et que son père se charge de son éducation.

Morag était fière de la belle jeune femme qu'était devenue Scarlett. Elle était grande, plus grande que bien des hommes, et aussi droite et souple qu'un

roseau. Elle ne couvrait pas ses cheveux, comme le faisaient les dames anglaises, mais les laissait librement flotter sur son dos en une riche cascade. Sa chevelure noire était si abondante et lourde qu'il semblait miraculeux qu'un cou aussi délicat pût en supporter le poids. Elle portait une robe de satin crème, de style anglais. L'encolure carrée au décolleté profond mettait en valeur sa jeune poitrine aux contours fermes. Le bustier moulait la taille fine comme une seconde peau, avant de s'évaser en généreux pans d'étoffe. Des broderies de fils d'or bordaient l'encolure, ceignaient la taille et retombaient en un flot chatoyant tout autour de la jupe.

— Alors, ai-je ton approbation ? demanda froidement Scarlett, encore irritée par leur dispute au sujet des vêtements anglais.

Elle préférait les robes écossaises, mais Morag l'avait persuadée de se vêtir à la mode anglaise. Il ne fallait pas donner à l'ennemi une occasion de se moquer d'elle et de ce qu'ils considéraient comme des « robes barbares ».

Morag laissa échapper un petit rire.

— Dommage qu'aucun homme ne vous enlève cette robe, ce soir.

— Un Anglais ! explosa Scarlett. L'aurais-tu déjà oublié ? Le sang versé par mon père se serait-il effacé de ta mémoire ?

— Vous savez bien que non, dit tranquillement Morag.

Scarlett s'assit lourdement sur le fauteuil près de la fenêtre, répandant un flot de satin autour d'elle. Elle fit courir un doigt le long des riches broderies. Cette robe lui avait coûté très cher, de l'argent dont elle aurait pu faire profiter son clan. Mais elle savait que ses hommes n'auraient pas voulu perdre la face

devant les Anglais, aussi avait-elle acheté des tenues dignes d'une véritable reine.

Celle-ci était destinée à la cérémonie du mariage...

Elle tira violemment sur un des fils d'or.

— Doucement ! intervint Morag. N'abîmez pas votre robe parce que vous êtes en colère contre cet Anglais. Peut-être a-t-il des raisons d'être en retard et de rater son propre mariage.

Scarlett se leva d'un bond. Rab vint aussitôt se placer près d'elle.

— Que m'importe s'il n'arrive jamais ? J'espère qu'on lui a tranché la gorge et qu'il est en train de pourrir dans un fossé.

Morag haussa les épaules.

— De toute façon, ils vous trouveront un autre mari. Alors, que celui-là meure ou non... Plus vite vous aurez votre mari anglais, plus tôt nous pourrions retourner chez nous.

— Il t'est facile de dire cela ! Ce n'est pas toi qui va l'épouser et... et...

Les petits yeux noirs de Morag se mirent à danser.

— Et coucher avec lui ? C'est ça qui vous tourmente ? Je vous remplacerais volontiers, si je pouvais. Croyez-vous que ce Stephen Montgomery s'en rendrait compte, si je me glissais à votre place dans son lit ?

— Que sais-je de Stephen Montgomery, si ce n'est qu'il est assez irrespectueux pour me laisser attendre dans ma robe de mariée ? À cause de lui, je suis la risée de tous.

Elle jeta un coup d'œil à la porte.

— S'il entrait maintenant, je planterais avec plaisir un couteau dans sa gorge.

Morag sourit. Jamie MacArran aurait été fier de sa fille. Même prisonnière, elle gardait son amour-propre

et sa fougue. Pour l'heure, elle tenait son menton haut et ses yeux étincelaient de mille dagues de saphir.

Scarlett était d'une beauté stupéfiante. Ses cheveux étaient aussi noirs qu'une nuit sans lune sur les montagnes d'Écosse, ses yeux aussi bleus que l'eau d'un lac ensoleillé. Le contraste était étonnant, et les hommes en particulier restaient souvent sans voix, la première fois qu'ils la voyaient. Ses cils étaient épais et sombres, sa peau blanche et fine. Ses lèvres éclairaient d'un rouge soutenu un menton aux lignes pures et volontaires – le menton de son père.

— Ils penseront que vous êtes lâche si vous restez enfermée dans cette chambre. Depuis quand un Écossais a-t-il peur des minauderies des Anglais ?

Scarlett se raidit et parcourut sa robe du regard. Ce matin, elle s'était habillée en prévision de son mariage. À présent, l'heure de la cérémonie était largement passée et son futur époux ne s'était ni montré ni soucie d'envoyer un message d'excuses.

— Aide-moi à enlever cette chose.

La robe devait rester impeccable jusqu'au moment du mariage. Si ce n'était pas ce jour-là, ce serait un autre jour. Et peut-être avec un autre homme... L'idée la fit sourire.

— Qu'avez-vous en tête ? demanda Morag qui défaisait les attaches du bustier. Vous avez le regard d'un chat qui a trouvé le pot au lait.

— Tu poses trop de questions. Donne-moi la robe de brocart vert. Les Anglais m'imaginent peut-être en fiancée abandonnée et éplorée, mais ils vont bientôt comprendre de quoi sont faits les Écossais.

Bien que prisonnière depuis plus d'un mois, Scarlett avait le loisir de circuler librement dans le manoir de sir Thomas Crichton. Elle pouvait même, avec une escorte, se promener dans la campagne

alentour. Le domaine était bien gardé, et le roi Henri avait prévenu le clan MacArran : s'ils tentaient de délivrer Scarlett, celle-ci serait exécutée. Il avait promis que rien ne lui arriverait, mais il entendait placer un Anglais à la tête du clan.

Scarlett descendit lentement vers la grande salle du rez-de-chaussée. Elle savait que ses hommes attendaient patiemment aux limites du domaine Crichton, embusqués dans la forêt, à la frontière constamment en guerre de l'Angleterre et de l'Écosse.

Pour ce sujet, Scarlett aurait préféré mourir plutôt qu'accepter d'épouser un chien d'Anglais, mais sa mort aurait sûrement créé des dissensions au sein du clan. Jamie MacArran avait désigné sa fille comme successeur et elle aurait dû épouser un des trois chefs qui étaient à présent morts. Si Scarlett venait à disparaître, le sang coulerait sans nul doute pour savoir qui prendrait la tête du clan.

— J'ai toujours su que les Montgomery étaient des hommes intelligents, lança en riant un soldat à quelques pas de Scarlett.

Une épaisse tenture la dissimulait à sa vue.

— Regarde comment l'aîné a épousé l'héritière Revedoune. Le mariage était à peine consommé que son beau-père était assassiné et qu'il héritait du comte.

— Et maintenant, Stephen suit l'exemple de son frère. Cette Scarlett est non seulement belle mais possède aussi des centaines d'acres de terre.

— Vous parlez sans réfléchir, intervint un troisième. (Sa manche gauche était vide : il lui manquait un bras.) Moi, je n'envie pas Stephen. Cette femme est magnifique, mais combien de temps en profitera-t-il ? J'ai perdu mon bras en combattant ces diables

d'Écossais. Ils ne sont qu'à moitié humains, je vous le dis. Ils grandissent en n'apprenant pas autre chose que le pillage et le crime et se battent plus comme des animaux que comme des hommes. Une bande de sauvages...

— Et j'ai entendu dire que la puanteur de leurs femmes s'étend à mille lieues autour d'elles, ricana le premier.

— Je penserai à boucher mon nez devant cette Scarlett.

Scarlett s'avança d'un pas, les lèvres serrées de colère. Mais une main s'empara de son bras et elle se retrouva face à un jeune homme aux yeux noirs et à la bouche ferme et sensuelle. Il était beau et de la même taille qu'elle.

— Permettez-moi, milady, dit-il avec calme.

Il se dirigea vers les gardes. Ses jambes puissantes étaient moulées dans un haut-de-chausses, sa veste de velours mettait en valeur une imposante carrure.

— N'avez-vous rien d'autre à faire que piailler comme de vieilles femmes ? Vous parlez de choses que vous ne connaissez même pas.

Sa voix était autoritaire. Les trois soldats le fixèrent, visiblement interloqués.

— Qu'y a-t-il, Roger ? Tu ne vas pas bien ? demanda l'un d'eux, avant d'apercevoir Scarlett derrière lui, les yeux étincelants de fureur.

— Je crois que Stephen ferait mieux d'arriver vite et de veiller sur sa propriété, remarqua un autre en éclatant de rire.

— Sortez d'ici ! ordonna Roger. Ou dois-je tirer mon épée pour me faire comprendre ?

— Dieu me protège de la fougue de la jeunesse, déclara le premier d'un ton las. Venez, il fait meilleur

dehors. À l'extérieur, les passions ont plus de place pour s'épandre.

Quand ils furent partis, Roger se tourna vers Scarlett.

— Accepterez-vous mes excuses pour mes hommes ? Leur grossièreté vient de leur ignorance. Ils ne pensaient pas à mal.

Scarlett le toisa froidement.

— J'ai peur que vous ne soyez l'ignorant. Ils ont fait plus que penser à mal... Ou considérez-vous qu'assassiner des Écossais n'est pas un péché ?

— Vous êtes injuste avec moi. J'ai tué peu d'hommes dans ma vie, et aucun Écossais. (Il s'interrompit un instant.) Puis-je me présenter ? Roger Chatworth.

Il ôta sa toque de velours et se pencha en une profonde révérence.

— Et moi, monsieur, je suis Scarlett MacArran, prisonnière des Anglais et, depuis peu, fiancée abandonnée.

— Lady Scarlett, feriez-vous quelques pas avec moi dans le jardin ? Peut-être le beau temps effacera-t-il les souffrances que Stephen vous a infligées.

Elle accepta de l'accompagner. Au moins la préserverait-il des mauvaises plaisanteries des gardes.

— Vous appelez Montgomery par son prénom, comme si vous le connaissiez, remarqua-t-elle une fois qu'ils furent dehors.

— Ne l'avez-vous donc pas rencontré ?

Scarlett s'arrêta pour lui faire face.

— Ai-je jamais été traitée courtoisement par votre roi ? Mon père m'estimait assez pour me nommer chef du clan MacArran, mais Henri VII ne me juge même pas capable de choisir mon propre mari. Non, je n'ai pas vu ce Stephen Montgomery et ne sais rien

de lui. Un matin, on m'a appris que j'allais l'épouser. Depuis, il m'a complètement ignorée.

Roger haussa un sourcil tout en observant les beaux yeux bleus qui, sous l'effet de la colère, étincelaient comme des diamants.

— Je suis sûr qu'il y a une bonne raison à son retard.

— Peut-être a-t-il l'intention d'affirmer ainsi son autorité sur tous les Écossais. Il veut nous montrer qui est le maître.

Roger resta silencieux un moment, comme s'il considérait les paroles de Scarlett.

— Certains trouvent les Montgomery arrogants.

— Vous disiez que vous connaissiez Stephen Montgomery. Comment est-il ? Je ne sais pas même s'il est grand ou petit, vieux ou jeune.

Roger haussa les épaules, l'air absent.

— C'est un homme ordinaire. (Il semblait peu enclin à continuer sur ce sujet.) Lady Scarlett, me ferez-vous l'honneur de m'accompagner pour une promenade à cheval, demain ? Une rivière traverse les terres de sir Thomas. Nous pourrions y amener un repas.

— Ne craignez-vous pas que j'attente à votre vie ? Cela fait plus d'un mois que je suis prisonnière de ce domaine.

Il lui sourit.

— Je voudrais vous prouver que certains Anglais ont de meilleures manières que d'abandonner une femme le jour de son mariage.

Scarlett se raidit au souvenir de cette humiliation.

— Je serais très heureuse de vous accompagner.

Roger Chatworth sourit et salua de la tête un homme qui les croisait dans l'étroite allée du jardin. Dans son esprit, des plans s'échafaudaient déjà...

Trois heures plus tard, Roger regagnait ses appartements, situés dans l'aile droite du manoir de sir Thomas Crichton. Il était arrivé deux semaines auparavant pour exposer à sir Thomas son intention de recruter des jeunes soldats de la région. Mais sir Thomas, trop préoccupé par le problème de l'héritière écossaise, n'avait pu lui parler d'autre chose. Maintenant, Roger commençait à penser que c'était sa bonne fortune qui l'avait envoyé ici.

Il donna un coup de pied au tabouret sur lequel son écuyer endormi avait allongé ses jambes.

— J'ai besoin de toi, dit-il tout en ôtant sa veste de velours et en la jetant sur le lit. Un vieil Écossais, un certain Angus, doit traîner dans les environs. Cherche-le et ramène-le-moi. Tu le trouveras probablement là où il y a de l'alcool. Apporte-moi aussi un demi-tonneau de bière. Tu m'as compris ?

— Oui, monseigneur, dit le garçon en frottant ses yeux ensommeillés.

Angus était déjà à moitié saoul quand il apparut sur le seuil de la porte. Il accomplissait un certain nombre de tâches pour le compte de sir Thomas, mais passait le plus clair de son temps à boire. Ses cheveux sales et emmêlés tombaient sur ses épaules, à la manière écossaise. Il portait une longue chemise de lin ceinturée à la taille, laissant voir ses genoux et ses jambes nues.

Roger considéra l'homme et sa tenue barbare avec un bref regard de dégoût.

— Vous m'avez fait appeler, monseigneur ?

Sa voix était molle et grasseyante. Ses yeux suivaient le petit tonneau de bière que l'écuyer amenait.

Chatworth renvoya le garçon, se servit une chope de bière et s'assit avant d'inviter Angus à en faire autant.

— J'aimerais savoir certaines choses sur l'Écosse, commença Roger quand l'homme fut assis.

Angus haussa ses sourcils broussailleux.

— Vous voulez dire où est caché l'or ? Notre pays est pauvre, monseigneur, et...

— Épargne-moi tes sermons ! Et garde tes mensonges pour quelqu'un d'autre. Je veux savoir ce que devrait savoir un homme sur le point d'épouser un chef de clan.

Angus resta interloqué un long moment, puis avala une gorgée de bière.

— Pas facile d'être accepté par les membres du clan, grommela-t-il en gaélique.

Roger se dirigea vers l'homme et lui arracha violemment la chope des mains.

— Je ne t'ai pas demandé ton opinion. Répondras-tu à mes questions ou préfères-tu que je t'aide à dégringoler les escaliers ?

Angus fixait d'un air désespéré la bière fraîche.

— Vous êtes obligé de devenir un MacArran. (Il leva les yeux vers Roger.) En admettant que vous parliez de ce clan en particulier.

Roger acquiesça de la tête.

— Vous devez prendre le nom du chef du clan, sinon les hommes ne vous accepteront pas. Vous devez vous habiller comme eux, sinon ils se moqueront de vous. Et vous devez aimer l'Écosse et son peuple.

— Et la femme ? Que dois-je faire pour la posséder ?

— Scarlett ne s'intéresse qu'à son peuple. Elle aurait préféré se tuer plutôt qu'épouser un Anglais, mais elle savait que sa mort aurait causé une guerre au sein de son clan. Si vous lui montrez que vous voulez du bien à son peuple, elle sera à vous.

Roger lui rendit sa chope.

— Je veux en savoir plus. Qu'est-ce qu'un clan ? Pourquoi a-t-on nommé une femme à sa tête ? Qui sont les ennemis des MacArran ?

— Parler donne soif.

— Dis-moi ce que je veux savoir et tu boiras tout ton saoul.

Scarlett rejoignit Roger Chatworth tôt le lendemain matin. L'idée de chevaucher dans la forêt la ravissait tellement qu'elle n'avait presque pas dormi. Morag l'avait aidée à enfiler sa robe de velours marron clair, tout en la mettant en garde contre les intentions de cet Anglais.

— Je veux seulement faire une promenade à cheval, avait rétorqué Scarlett avec entêtement.

— Oui. Mais à quoi joue donc ce Chatworth ? Il sait que vous êtes sur le point d'en épouser un autre.

— Vraiment ? Dans ce cas, où est mon fiancé ? Devrais-je remettre ma robe de mariée et l'attendre encore toute une journée ?

— Cela vaudrait peut-être mieux que de courir après un jeune comte au sang chaud.

— Un comte ? Roger Chatworth est comte ?

Morag s'était refusée à répondre et avait ajusté une dernière fois les pans de la robe avant de pousser Scarlett hors de la chambre.

À présent, montée sur son cheval, Rab courant à ses côtés, Scarlett se sentait revivre.

— Vos joues ont retrouvé leurs couleurs, nota Roger en souriant.

Elle lui sourit en retour et son visage s'adoucit instantanément. Les yeux brillants, elle éperonna son cheval et partit au galop. Rab n'eut aucun mal à la suivre.

Roger jeta un coup d'œil à leur escorte. Il y avait là trois soldats de sa garde personnelle, deux écuyers et un cheval chargé de la nourriture et des plats.

Il se retourna dans la direction de Scarlett et fronça les sourcils en la voyant accélérer encore l'allure. C'était une excellente cavalière et les bois regorgeaient sans doute d'hommes de son clan attendant une occasion de la libérer.

D'un geste, il indiqua aux soldats qu'il fallait la rattraper.

Scarlett avait l'impression de voler. Le vent dans ses cheveux et le goût de la liberté étaient follement excitants. Quand elle aperçut la rivière, elle ne songea pas une seconde à ralentir. Ignorant le danger, et sans même savoir de quoi sa monture était capable, elle poussa le cheval à sauter l'obstacle. Celui-ci passa la rivière comme s'il avait des ailes. Sur l'autre rive, elle s'arrêta et se retourna.

Roger et ses hommes venaient juste d'atteindre la berge.

— Lady Scarlett ! cria Roger. Est-ce que tout va bien ?

— Bien sûr, répondit-elle en riant avant de retraverser la rivière pour les rejoindre. (Elle se pencha et caressa le cou du cheval.) C'est une bonne bête. Il a très bien sauté.

Roger mit pied à terre et se dirigea vers elle.

— Vous m'avez fait terriblement peur. Vous auriez pu vous blesser.

Elle éclata d'un rire plein de fierté.

— Une femme écossaise ne craint rien sur un cheval !

Roger tendit le bras pour l'aider à descendre.

Rab bondit aussitôt entre eux, ses babines retroussées sur de longs crocs acérés, sa gorge laissant

échapper un grondement menaçant. Roger recula instinctivement.

— Rab !

Le chien obéit instantanément à Scarlett et s'éloigna, mais ne quitta pas Roger des yeux.

— Il me protège et n'aime pas qu'on me touche, expliqua-t-elle.

— Je tâcherai de m'en souvenir, dit Roger, peu rassuré. Vous apprécierez peut-être une halte après cette course, ajouta-t-il en lui tendant à nouveau la main.

Il fit claquer ses doigts et deux écuyers apportèrent des chaises recouvertes de velours rouge.

Scarlett s'installa sur l'une d'elles avec un petit soupir de plaisir. Sous ses pieds, l'herbe formait un moelleux tapis vert : le murmure de la rivière était une douce musique. Et quand un des hommes de Roger se mit à jouer du luth, la jeune femme ferma les yeux pour goûter pleinement cet instant enchanteur.

— Avez-vous le mal du pays, milady ? demanda Roger.

Le regard de Scarlett sembla se perdre très loin.

— C'est bien plus que cela. Mais vous ne pouvez pas comprendre... Il faut être né dans les montagnes d'Écosse pour savoir.

— Ma grand-mère était écossaise, alors peut-être suis-je prédisposé à comprendre certaines choses...

— Votre grand-mère ! s'exclama-t-elle en le regardant avec étonnement. Comment s'appelait-elle ?

— C'était une MacPherson, du clan MacAlpin.

Scarlett sourit. Qu'il était bon d'entendre à nouveau ces noms familiers.

— MacAlpin est un clan solide.

— Oui. J'ai passé de nombreuses soirées, sur les genoux de ma grand-mère, à l'écouter raconter des histoires.

— Et quelle sorte d'histoires vous racontait-elle ?

— Elle était mariée à un Anglais et comparait souvent les cultures des deux pays. Elle disait que les Écossais étaient plus hospitaliers, avaient plus de respect pour les femmes et les considéraient comme des égales.

— C'est vrai, acquiesça Scarlett. C'est pourquoi mon père a pu me nommer chef du clan. (Elle s'interrompit un instant.) Comment votre grand-père anglais traitait-il son épouse écossaise ? reprit-elle avec une curiosité non dissimulée.

— Il a vécu un moment en Écosse et connaissait bien les qualités de ma grand-mère. Il admirait son intelligence et ne prenait aucune décision importante sans l'avoir consultée. Ils formaient un couple très uni.

— Avez-vous passé beaucoup de temps avec eux ?

— La majeure partie de ma vie. J'étais très jeune quand mes parents sont morts.

— Et que pensiez-vous de cette manière différente de traiter les femmes ? Maintenant que vous êtes adulte, vous êtes certainement persuadé qu'elles ne sont bonnes qu'à réchauffer un lit et mettre des enfants au monde.

Roger éclata de rire.

— Si j'avais de telles idées, le fantôme de ma grand-mère viendrait me tirer les oreilles. Non, ajouta-t-il plus sérieusement, elle m'avait destiné à la fille d'un de ses cousins, mais celle-ci est morte avant notre mariage. J'ai grandi sous le nom de MacAlpin.

— Comment est-ce possible ? s'étonna Scarlett.

— Le contrat de mariage stipulait que je devais devenir un MacAlpin pour plaire à ma future épouse.

— Et vous étiez prêt à cela ? Quand j'ai dit à sir Thomas que mon époux devrait adopter le nom de mon clan, il m'a répondu que c'était inimaginable, qu'aucun Anglais n'accepterait d'abandonner son noble patronyme pour un nom barbare d'Écossais.

Les yeux de Roger étincelèrent de rage.

— Les Anglais sont incapables de comprendre autre chose que leur propre mode de vie ! Leur orgueil démesuré les rend aveugles ! Pourtant, même les Français...

— Les Français sont nos amis, intervint Scarlett. Ils visitent notre pays, mais ne dévastent pas nos terres et ne détruisent pas notre bétail, comme le font les Anglais.

— Le bétail, murmura Roger en souriant. Dites-moi, est-ce que le clan MacGregor élève toujours les bêtes les plus grasses du pays ?

Scarlett se força visiblement à rester calme.

— Les MacGregor sont nos ennemis.

— Je le sais. Mais avez-vous déjà goûté meilleure viande que la leur ?

Scarlett resta obstinément muette. La querelle des MacArran et des MacGregor durait depuis des siècles.

— Bien sûr, les choses ont dû changer... reprit Roger. À l'époque, le sport favori des jeunes gens était d'aller voler le bétail, pendant la nuit.

Scarlett lui sourit.

— Rien n'a changé, dit-elle.

Roger se tourna et claqua des doigts.

— Aimeriez-vous manger quelque chose, milady ? Le chef français de sir Thomas nous a préparé un petit festin. Avez-vous déjà goûté une grenade ?

Elle secoua la tête et regarda interloquée les écuyers apporter les mets dans des plats d'argent. Pour la première fois de sa vie, elle avait l'impression qu'un Anglais pouvait être humain et était capable d'apprendre – et de souhaiter comprendre – le mode de vie écossais. Les événements de cette journée étaient une vraie révélation.

— Que pensez-vous de notre système de clans, lord Roger ?

Roger sourit intérieurement. Il était parfaitement préparé à ce genre de question, et à bien d'autres...

Scarlett se tenait debout dans la chambre qu'elle avait à peine quittée depuis un mois, les joues encore roses, et les yeux brillants de sa chevauchée matinale.

— Il est différent des autres hommes, dit-elle à Morag. Nous n'avons pas cessé de parler, tout le temps que nous avons passé ensemble. Il connaît même quelques expressions galloises.

— Ce n'est pas un exploit. Même en Basse Écosse, certains connaissent le gallois.

Dans la bouche de Morag, il n'y avait pas pire insulte. Pour elle les habitants de la Basse Écosse étaient des traîtres, plus anglais qu'écossais.

— Et comment interprètes-tu les autres choses qu'il a dites ? Sa grand-mère était écossaise. Si tu l'avais entendu ! Il a même déclaré au roi Henri qu'il obtiendrait plus sûrement la paix en arrêtant de nous agresser plutôt qu'en enlevant nos femmes pour les marier à des Anglais.

Morag pinça les lèvres, son visage ridé se tordant en une vilaine grimace.

— Ce matin, vous haïssiez tous les Anglais, et vous revenez en vous traînant aux pieds de l'un d'eux. Toutes ces belles déclarations ne sont que des mots.

Il manque encore les actes. Que vous a donc fait cet homme pour que vous ayez tant confiance en lui ?

Scarlett s'assit lourdement devant la fenêtre.

— Je souhaite seulement le bien de mon peuple. Puisque je suis forcée d'épouser un Anglais, pourquoi ne choisirais-je pas plutôt lord Roger qui est à moitié écossais, de sang et de cœur ?

— Mais vous n'avez pas le choix ! déclara fermement Morag. Vous êtes un parti enviable. Les hommes sont prêts à dire n'importe quoi pour aller faire un tour sous les jupes d'une femme. Et si cette jupe est couverte de perles, ils sont alors capables de se tuer pour y arriver.

— Sous-entends-tu qu'il ment ?

— Comment le saurais-je ? Je l'ai à peine vu. Par contre, je n'ai pas encore vu Stephen Montgomery. Et si sa mère était écossaise ? Et s'il se présentait avec un tartan sur les épaules et un poignard à la ceinture ?

— Cela m'étonnerait, soupira Scarlett. Je suis sûre qu'aucun Anglais ne comprendrait mon clan comme Roger Chatworth. (Elle se leva.) Mais tu as raison. Je serai patiente. Ce Montgomery est peut-être un homme exceptionnel, assez intelligent pour croire en l'avenir de l'Écosse.

— J'espère que ce Chatworth ne vous a pas poussée à en attendre trop. Je l'espère de tout mon cœur...

Stephen avait chevauché toute la nuit à bride abattue, laissant derrière lui les gens de sa suite. Seule sa garde personnelle avait pu suivre ce rythme effréné. Ils avaient essuyé un violent orage quelques heures auparavant et traversé une rivière en crue, ce qui expliquait leur piètre apparence lorsqu'ils atteignirent les abords du manoir de sir Thomas. Stephen était couvert de boue. Pendant sa course, une branche l'avait frappé de plein fouet à la tempe. Le sang avait coulé et séché sur la peau tuméfiée. Il était méconnaissable.

Il mit rapidement pied à terre et tendit les rênes à son écuyer épuisé. L'immense demeure était éclairée par des myriades de chandeliers. Une douce musique s'échappait au-dehors.

Stephen entra et s'immobilisa, ébloui par la soudaine clarté.

— Stephen ! s'écria sir Thomas en accourant à sa rencontre. Nous étions très inquiets ! J'étais sur le point d'envoyer des soldats à ta recherche.

Un homme apparut derrière le vieux chevalier perclus de rhumatismes.

— Voilà donc le fiancé disparu, déclara-t-il en souriant et en détaillant les vêtements sales et froissés de Stephen. Tout le monde n'était pas inquiet, sir Thomas.

— Ouais, acquiesça quelqu'un d'autre en riant, le jeune Chatworth semble s'être très bien accommodé de ce retard.

Sir Thomas prit Stephen par l'épaule et l'entraîna à l'écart.

— Viens, mon garçon. Nous avons à parler.

Ils pénétrèrent dans une pièce spacieuse, lambrissée de chêne. Au-dessus d'une longue table était disposée une rangée de livres. Quatre fauteuils faisaient face à la grande cheminée, où dansaient de petites flammes réconfortantes.

— Que se passe-t-il au sujet de Chatworth ? demanda immédiatement Stephen.

— Assieds-toi d'abord. Tu as l'air épuisé. Veux-tu manger ou boire quelque chose ?

Stephen s'installa devant la cheminée et accepta avec plaisir le gobelet de vin que sir Thomas lui tendait.

— Je vous prie d'excuser ces trois jours de retard. Ma belle-sœur a fait une chute et a perdu l'enfant qu'elle portait. Elle a failli mourir et j'étais si inquiet pour elle que j'en ai oublié mon propre mariage. J'ai chevauché aussi vite que possible pour arriver ici.

Il décolla un morceau de boue séchée de son cou et le jeta dans les flammes.

— C'est visible, dit sir Thomas en hochant la tête. Si on ne m'avait pas annoncé ton approche avec la bannière des Montgomery, je ne t'aurais pas reconnu. Cette blessure à la tempe est-elle aussi grave qu'elle le paraît ?

— Ce n'est que du sang séché. J'allais tellement vite qu'il n'a pas eu le temps de couler, plaisanta-t-il.

Sir Thomas éclata de rire et s'assit.

— Je suis content de te voir. Comment vont tes frères ?

— Gavin a épousé la fille de Robert Revedoune.

— Revedoune ? Il y a beaucoup d'argent en jeu.

Stephen sourit. Ce n'était certainement pas l'argent de sa femme qui intéressait Gavin...

— Raine continue à proclamer ses stupides théories sur la manière de traiter les serfs.

— Et Miles ?

Stephen avala la dernière gorgée de son vin.

— La semaine dernière, il nous a présenté un nouveau bâtard. Cela doit porter le nombre à trois ou quatre... j'ai perdu le compte. S'il louait ses services d'étalon, nous serions riches.

Sir Thomas rit de bon cœur et remplit leurs deux gobelets.

Stephen l'observait avec une pointe d'attendrissement. Sir Thomas avait été un ami de son père, un « oncle » qui ramenait toujours aux garçons des cadeaux de ses nombreux voyages et avait assisté à son baptême, vingt-six ans auparavant.

— Et maintenant... commença lentement Stephen. Allez-vous me dire ce que vous me cachez ?

Sir Thomas laissa échapper un petit grognement amusé.

— Tu me connais trop bien. Il n'y a rien de grave, en réalité. C'est juste que Roger Chatworth a passé beaucoup de temps avec ta fiancée.

Pensif, Stephen se leva et commença à faire les cent pas devant la cheminée. Sir Thomas ne pouvait pas savoir ce que le nom de Chatworth signifiait pour lui. Alice Valence avait été la maîtresse de son frère pendant des années. Gavin lui avait à plusieurs reprises proposé le mariage mais elle avait refusé, préférant épouser le riche Edmund Chatworth. Peu après leur union, Edmund avait été assassiné et Alice avait réapparu dans la vie de Gavin. Pleine de haine et de fourberie, elle s'était glissée dans le lit de Gavin, une nuit où il avait un peu trop bu, et s'était arrangée pour que Judith les surprenne. Dans l'affolement du désespoir, Judith avait fait une chute dans l'escalier. À la suite de cet accident, elle avait perdu son enfant et avait bien failli en mourir.

Roger Chatworth était le beau-frère d'Alice. La seule évocation de ce nom mettait Stephen hors de lui.

— Cela doit cacher quelque chose, déclara-t-il enfin.

— Hier soir, Scarlett prétendait qu'elle serait sûrement plus heureuse avec Roger qu'avec toi. Elle t'a traité de bien des noms...

Stephen sourit et se réinstalla dans son fauteuil.

— Et comment réagit Roger ?

— Il semble en être responsable. Il l'invite chaque matin à faire une promenade à cheval, lui tient compagnie au souper, passe du temps avec elle dans le jardin.

Stephen commençait à se détendre.

— Les Chatworth sont connus pour leur avidité, mais je ne me doutais pas à quel point. Il doit être vraiment gourmand pour supporter une telle femme.

— Supporter ? répéta sir Thomas avec surprise.

— Inutile de me mentir. On m'a raconté ses exploits guerriers. Elle se bat comme un homme et son père ne l'a certainement pas nommée chef de son clan à cause de ses qualités féminines. Je me sens presque désolé pour Roger. Il aurait ce qu'il mérite si je lui laissais cette affreuse femme sur les bras.

Sir Thomas se leva, stupéfait, et ses yeux se mirent à briller.

— Elle est donc affreuse, selon toi ? dit-il en se retenant de rire.

— Je l'imagine mal autrement. J'ai passé assez de temps en Écosse pour connaître la grossièreté et la sauvagerie de ce peuple. Mais que pouvais-je dire au roi Henri, alors qu'il estimait me récompenser ? Par contre, si je m'éclipsais pour laisser la place à Roger, il me serait à jamais redevable. Alors je pourrais

épouser une douce et jolie petite femme qui n'essaierait pas d'emprunter mon armure. (Il sourit.) Oui. Je pense que c'est ce que je vais faire.

— Tu as raison, déclara sir Thomas d'un ton ferme. Scarlett est vraiment laide et Roger ne s'intéresse certainement qu'à ses terres. Mais tu devrais au moins la rencontrer, pour prouver au roi ta bonne volonté. De toute façon, je suis sûr qu'en te voyant dans cet état elle refusera de t'épouser.

— Oui, dit Stephen avec un large sourire, dévoilant des dents éclatantes de blancheur qui, par contraste, le faisaient paraître encore plus sale. Demain, Scarlett MacArran et moi-même annoncerons notre décision à Roger et je pourrai rentrer chez moi. Je trouve cette idée excellente.

Les yeux de sir Thomas brillaient comme ceux d'un enfant espiègle.

— Tu possèdes une sagesse peu commune pour un homme aussi jeune, déclara-t-il en se dirigeant vers la porte. Attends ici. Je vais la chercher par l'escalier de service.

Stephen poussa un long sifflement.

— L'escalier de service ? Elle doit être encore pire que je ne l'imagine.

— Tu verras, mon garçon. Tu verras.

Plongée jusqu'au cou dans un bain brûlant, les yeux fermés, Scarlett rêvait à son retour en Écosse. Roger serait avec elle et ils dirigeraient ensemble le clan MacArran. Depuis quelques jours, elle envisageait de plus en plus souvent cette possibilité. Roger n'était pas un Anglais comme les autres. Il semblait tellement bien connaître les Écossais.

Morag fit irruption dans la pièce, interrompant le fil de ses pensées.

— Il est là, annonça-t-elle.

— Qui est là ? demanda Scarlett, sachant pertinemment de qui parlait Morag.

Morag ignore cet accès de mauvaise volonté.

— Il est avec sir Thomas, mais je suis sûre qu'il ne va pas tarder à vous faire appeler. Sortez de l'eau et habillez-vous. Il faut mettre la robe bleue.

Scarlett referma les yeux.

— Mon bain n'est pas terminé, et je n'ai pas l'intention de rencontrer cet homme simplement parce qu'il daigne enfin apparaître. Je l'attends depuis quatre jours. Il pourra bien en attendre cinq.

— Ne faites pas l'enfant. Le palefrenier a dit que leurs chevaux étaient presque morts, tellement ils avaient couru. Vous voyez bien qu'il a essayé d'arriver le plus vite possible.

— Il a peut-être l'habitude de maltraiter ses chevaux.

— Vous n'allez tout de même pas me tenir tête ! Sortez de ce bain ou j'y verse un seau d'eau froide !

Avant que Morag pût mettre sa menace à exécution, la porte s'ouvrit brusquement devant deux gardes.

— Comment osez-vous ! hurla Scarlett en s'enfonçant dans l'eau.

Rab se dressa aussitôt, prêt à attaquer. Les deux hommes eurent à peine le temps de regarder Scarlett avant que l'énorme chien se jette sur eux et les déséquilibre.

Morag lança une chemise de lin à Scarlett. Celle-ci l'enfila à la hâte sur son corps mouillé et sortit du bain, saisissant au passage le tartan de laine que lui tendait Morag.

— Tout doux, Rab ! ordonna-t-elle.

Le chien obéit immédiatement et vint se placer à ses côtés.



3003

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
Le 20 mai 2013

Dépôt légal : mai 2013
EAN 9782290075807
L21EPSN001099N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion